

Brigitte Caulier — *L'eau et le sacré. Les cultes thérapeutiques autour des fontaines en France du Moyen Age à nos jours*. Paris : Beauchesne; Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1990, 176 p.

L'eau et le sacré, c'est finalement l'eau et la santé, car des Bonnes fontaines d'antan à l'eau minérale des épicerie modernes en passant par la vague du thermalisme il y a peu, l'eau dont il s'agit, l'eau des sources et des fontaines, était recherchée d'abord et avant tout pour maintenir ou recouvrer la santé, pour soutenir la vie, la vie du corps.

La rapport primordial de l'eau à la santé du corps n'a pas empêché cette même eau, tout au contraire, de s'imprégner de sacralité. L'un a conduit à l'autre. La volonté ardente de guérir a souvent projeté sur l'eau pure des fontaines l'idée d'une puissance thérapeutique surnaturelle. L'eau ainsi sacralisée devenait guérisseuse, le sacré était mis au service de la santé.

Un tel geste, cependant, n'a pas été posé unanimement par toute la population. Les clercs, évêques, prêtres ou moines enseignaient et recherchaient la santé de l'âme, même si pour l'obtenir, il fallait perdre celle du corps. Les médecins, quant à eux, engagés il va de soi à combattre les maladies corporelles, prétendaient bien le faire sans recourir à des moyens surnaturels qui, pour eux, n'étaient au mieux que des superstitions et dans certains cas des vecteurs nosogéniques. Non, ceux qui ont sacralisé l'eau se trouvaient dans le peuple, plus précisément chez les paysans. Brigitte Caulier campe la paysannerie française sous des traits antifatalistes en ce qui touche la santé du corps, puisqu'à l'encontre de la résignation que lui inculquaient soit le spiritualisme du clergé, soit le rationalisme de la médecine, elle a suscité autour d'elle différentes forces occultes, celles notamment des fontaines, afin d'obtenir un remède à ses maux. « Le monde rural refuse opiniâtrement de se soumettre au destin » (49). Noter cependant que l'antifatalisme du peuple n'a rien d'impie ou de prométhéen. Si les sources servent à guérir des maladies, elles ne ressuscitent pas les morts et, en ce sens, il n'y a pas de véritables fontaines de Jouvence (80).

Que l'antidestin des ruraux emprunte les voies de la magie s'explique par leur incapacité à mieux faire. Brigitte Caulier admet volontiers ce côté brouillon de la thérapeutique traditionnelle. Leur démarche, dit-elle, rassemble et confond plutôt que d'exclure (30). Elle s'interdit par ailleurs de l'évaluer ou de la condamner, se contentant de la décrire. Excellente décision, à mon avis, qui permet de tenir pour pleinement humaine une démarche dictée davantage par le désir que par le calcul.

Comment cela s'est-il passé dans le détail ? En France, du Moyen Age à nos jours, inégalement réparties suivant les régions, le peuple aurait utilisé environ 2 000 sources ou fontaines parmi lesquelles environ 1 000 auraient été dédiées à un saint et sur ces 1 000, 200 sont nommées dans l'ouvrage de Brigitte Caulier. Certaines étaient spécialisées pour les enfants, les femmes, les hommes ou même les animaux. D'autres l'étaient par maladies, notamment fièvres, ophtalmies, affections cutanées, rhumatismes.

Là où le culte d'un saint était attaché au point d'eau — saint parfois inventé de toute pièce tels saint Pissou ou sainte Caquita — la puissance surnaturelle habitait indistinctement l'eau elle-même ou la statue du protecteur. Une complication s'ensuivait. Le saint veut-il guérir ? Le peut-il ? Plus généralement, n'a-t-il pas la capacité de guérir parce qu'il a tout d'abord celle de rendre malade ?

Grâce au saint protecteur, la fontaine magique se trouvait intégrée au système chrétien officiel. Cette intégration s'opérait aussi par beaucoup d'autres moyens, par exemple, l'insertion des pratiques dans le calendrier liturgique — spécialement la nuit de la Saint-Jean — la construction de chapelles, la présence du clergé, etc.

Brigitte Caulier décrit concrètement le déplacement des usagers, véritable pèlerinage; leur comportement silencieux et grave; les processions et circumambulations une fois rendus sur les lieux; l'ostension de la statue; l'ablution et l'ingurgitation de l'eau; la présentation d'offrandes et d'ex-voto; les repas conviviaux après coup. On était sorti de l'ordre quotidien et profane, on y faisait ensuite retour.

Le lecteur se demande si la dévotion des Français aux fontaines magiques s'étend bien jusqu'à nos jours. Connaissant Lourdes et ses pèlerinages, il a déjà un élément de réponse. Il pourrait penser cependant que Lourdes est l'exception qui confirme la règle. Brigitte Caulier voit effectivement dans Lourdes un « témoignage direct de la constitution d'un pèlerinage par le peuple... » (142), malgré la prise de contrôle et l'encadrement du clergé. Elle croit, d'autre part, ou plutôt elle sait — chaque ligne de son texte est fondée sur une observation ou un document — que le recours thérapeutique aux fontaines demeure encore vivant dans les campagnes.

Roger Lapointe  
Université d'Ottawa

\*\*\*

Walter D. Connor — *Socialism's Dilemmas: State and Society in the Soviet Bloc*. New York : Columbia University Press, 1988, x, 299 p.

Ce livre regroupe une série de onze articles dont neuf ont été publiés durant les années 1970-1980. Le thème commun, clairement résumé dans le titre de cet ouvrage, aborde sous des angles divers une question fondamentale : comment le socialisme de type soviétique peut-il établir des rapports viables entre État et Société ? Le défi n'est pas mince si l'on considère simplement l'impact qu'a eu le processus de modernisation en Union soviétique après 1917, et en Europe centrale après 1945. Toute rupture violente du tissu social ne peut pas ne pas avoir des répercussions sur le plan politique. Aux efforts de gouvernements communistes en vue de stabiliser — et ultimement de légitimer — leur pouvoir s'opposent l'émergence et la cristallisation de facteurs socio-économiques qui limitent ou même, en évoquant le spectre d'une crise du régime, empêchent une telle stabilisation.

D'après l'auteur, sociologue et politicologue de formation, les résultats d'une telle confrontation varient d'un espace géographique à l'autre. Ainsi, en Union soviétique, le mouvement de dissidence — politique, ethnique et religieuse — et la classe ouvrière, grogneuse à l'occasion mais fondamentalement sans véritable conscience de classe, ne constituent pas une menace sérieuse à la stabilité du régime communiste en place; non seulement ce dernier bénéficie-t-il d'une tradition d'« apoliticality » (54) des masses plus que séculaire et d'un solide support institutionnel, mais le phénomène même de la dissidence est naturellement inhérent à